

ferment. Il se disait bien, en romantique convaincu, que la passion et le désespoir byroniens étaient la marque obligée d'une grande âme. Mais les souffrances et les affres où se débattent les beaux ténébreux de son théâtre, les Hernani, les Didier, les Ruy Blas ne sont que littérature. L'amour était pour lui „un peu de musique“, un joli frémissement du cœur qui enguirlande le plaisir de mille délicatesses sentimentales. S'il compose quelques madrigaux pour obéir à la mode, il les intitule dédaigneusement *guitares*. Veut-il chanter les plus pures émotions de l'âme éprise, le profil de la bien-aimée est noyé dans un flot d'apparitions décoratives, et toute notre attention est détournée sur le cadre qui est grandiose. C'est le cas de *Tristesse d'Olympio*. Le début si lumineusement plastique nous avertit tout de suite que Hugo se trouve dans un de ces moments de sereine placidité où nous sentons les formes magnifiques des choses projeter leurs ombres apaisantes sur nos souvenirs attiédés. Sans compter, d'ailleurs, que par un phénomène déconcertant, mais dont il ne paraît point se tourmenter, V. Hugo associe et brouille deux passions qui, en vérité, devaient être gênées de se trouver ensemble — le départ des souvenirs qu'il a recueillis dans la vallée de Gentilly, serait, en effet, fort difficile à faire entre M^{lle} Adèle Foucher, sa fiancée, et M^{lle} Juliette Drouet, la rivale de sa femme — le sentiment que lui inspira M^{lle} Drouet, qui décidément recueille tout le bénéfice poétique de cette choquante